

Jean-Michel OTHONIEL

*Le Monde,
La géométrie colorée de Jean-Michel Othoniel*

October 2021

La géométrie colorée de Jean-Michel Othoniel

A travers sa carte blanche au Petit Palais, l'artiste unit subtilement l'univers du merveilleux et celui des sciences

ARTS

La rivière aux mille briques de verre bleu qui dégringole en vibrante cascade sur le perron du Petit Palais se mue en un délicat tapis cristallin pour une montée des marches vers la monumentale grille dorée de la porte d'entrée. Même si Jean-Michel Othoniel voulait « éviter un effet wouah », le regard est attrapé par cette vision, qui se veut une invitation à la contemplation depuis la rue, de jour comme de nuit, entre matière et imaginaire.

Pour sa première grande exposition personnelle à Paris depuis la rétrospective que lui avait consacré le Centre Pompidou il y a dix ans, l'artiste a eu cette fois carte blanche dans l'ensemble du Musée des beaux-arts parisien. C'est une première dans l'institution, qui invite depuis quelques années des artistes contemporains – Andres Serrano, Valérie Jouve, Kehinde Wiley ou Yan Pei-Ming – à intervenir au sein de ses collections permanentes. Le fait que la programmation hors les murs de la FIAC ne déborde pas dans le Petit Palais cette année, travaux du Grand Palais oblige, n'est certainement pas étranger à ce parti pris d'une proposition forte qui est aussi la dernière du directeur des lieux, Christophe Liebau, tout juste parti à la présidence du Musée d'Orsay.

Jean-Michel Othoniel, 57 ans, élu en 2018 à l'Académie des beaux-arts, a donc infiltré tous les espaces hors des collections avec un parcours jouant avec ce joyau architectural édifié par Charles Girault pour l'Exposition universelle de 1900. Le Petit Palais est ainsi, pour lui, la « pièce maîtresse » de l'installation. « J'ai toujours aimé travailler avec l'architecture. Celle-ci est spectaculaire car le bâtiment a été fait pour chanter », souligne l'artiste.

Un « homme-fleur, cosmique » déploie ici une installation au titre énigmatique. Le *Théorème de Narcisse*, qu'il place sous le double signe de l'enchantement et de la théorie des reflets. Cette approche méconnue de son travail a été développée depuis plusieurs années avec la complexité d'un mathématicien. La déambulation est

La déambulation est un parcours à travers les différents espaces, avec l'eau pour fil rouge

un parcours à travers les différents espaces, avec l'eau pour fil rouge, du seuil onirique de la cascade en façade au lac imaginaire du sous-sol, en passant par les bassins du jardin intérieur.

De Narcisse, il n'a gardé que la référence au reflet, ou l'idée plus abstraite d'un « homme-fleur, cosmique qui, en se reflétant lui-même, reflète le monde autour de lui ». Se découvre d'abord, tout autour du péristyle en demi-cercle du jardin central, une enfilade de grands nœuds de perles en inox poli. Chaque perle est un miroir circulaire qui reflète l'environnement : l'espace (jusqu'aux plafonds peints, qu'on ne remarque jamais), le jardin et les visiteurs eux-mêmes.

L'espace est parsemé d'éclats dorés, lotus en perles, mobiles ou stables en suspens sur l'eau, en miroir dans les bassins, et petits colliers suspendus aux branches des arbres. Autant de touches qui viennent souligner les ors et décors originaux du lieu : guirlandes ornementales entre les colonnes du péristyle, sculptures et multiples pots à feu sur le toit.

L'enchevêtrement sensuel entre ces objets et leur écran végétal esquisse les contours d'un conte plein d'étrangeté. « Le jardin, lieu de représentation du monde, entre microcosme et macrocosme, est central de mon travail. Celui-ci date du tournant du XX^e siècle, époque où l'on créait jardins et serres d'espèces exotiques qui étaient à la fois des lieux d'émerveillement et des lieux scientifiques. Mais c'est aussi l'époque d'A rebours, de Huysmans, un roman antinomique qui décrit la dimension monstrueuse de la nature », détaille l'artiste.

Le cheminement fait traverser les collections permanentes. Les salles ont vue sur le jardin central, et « petit miracle », *Le Sommeil*



« Nœuds miroirs » (2021), de Jean-Michel Othoniel. CLAIRIE DORNI/JEAN-MICHEL OTHONIEL/GALERIE PERRON/ADGAP, PARIS, 2021

(1866), de Courbet, tableau voluptueux s'il en est, le préféré de l'artiste dans le musée, où un collier de perles repose au milieu des draps et des corps féminins endormis, se trouve dans l'axe où un immense collier autoporté se dresse comme par enchantement dans une niche du péristyle, à l'extérieur.

La *Couronne de la nuit* (2008), lustre à la féerie théâtrale tout en perles de Murano multicolores, domine l'escalier de la rotonde, qui descend à l'étage inférieur. Cette pièce de 4 mètres de haut y restera suspendue de façon pérenne, l'artiste en ayant fait don au musée. En bas, c'est l'éclairage qui déploie ses ombres chinoises. On y découvre des pièces de différentes séries récentes, comme des *Precious Stonewall*, petits pans de mur minimalistes aux couleurs chatoyantes de quinze briques, monochromes ou bicolors, composés, tels des manda-

las, pendant le confinement. Au milieu, une *Agora*, architecture incertaine en briques d'inox, comme pixelisée, est placée comme un nouveau seuil vers la *Grotte de Narcisse*, le grand espace d'exposition du sous-sol, débarrassé de toute cimaise, où le merveilleux se mêle au scientifique dans un feu d'artifice de formes et de couleurs. On y découvre la collaboration de l'artiste avec un jeune mathématicien mexicain, Aubin Arroyo. Leur rencontre résulte d'une étonnante coïncidence formelle, détectée par les algorithmes de reconnaissance d'image sur Internet.

« Nœuds sauvages » On est en 2015, et le scientifique tombe sur l'image d'une « forme libre » d'Othoniel qu'un moteur de recherche a rapprochée de ses propres recherches. D'un côté, l'artiste s'inspirait de Lacan pour imaginer des nœuds perdus (dans

L'enchevêtrement sensuel entre des objets et leur écran végétal esquisse les contours d'un conte plein d'étrangeté

des séminaires, le penseur utilisait des nœuds de corde pour délimiter les espaces imbriqués du réel, du symbolique et de l'imaginaire); de l'autre, le scientifique utilisait l'imagerie 3D à travers des colliers de perles-miroirs pour perfectionner la « théorie des reflets », qui permet de calculer les reflets infinis.

De reflets en réflexions, leurs échanges ont abouti à un dialogue à la croisée « du rationnel et

de l'intuitif », entre les mathématiques et l'art contemporain. Il a fait l'objet d'un livre et d'une exposition itinérante, en Argentine, au Canada et aujourd'hui à Paris, qui montre un abécédaire d'une vingtaine de flamboyants *Nœuds sauvages* suspendus au-dessus d'un lac en mosaïque de briques bleues. « Ces formes qui n'en finissent pas évoquent un rapport au cosmos, aux étoiles, une contemplation de l'univers », commente l'artiste.

Le parcours s'achève par une vitrine de l'Exposition universelle dans laquelle trône un dernier petit nœud borroméen hétéocenté, et autour de laquelle se déploient des gravures de Dürer (1471-1528)... tout en entrelacs de cordes. ■

EMMANUELLE JARDONNET

Le Théorème de Narcisse, au Petit Palais, avenue Winston-Churchill, Paris 8^e. Jusqu'au 2 janvier 2022. Entrée libre.

Récits intimes d'Algérie à la Maison des arts de Malakoff

Dessins, vidéos, installations... Dix artistes algériens s'emparent de l'histoire de leur pays à travers diverses narrations

EXPOSITION

Dix artistes algériennes et algériens sont réunis à la Maison des arts de Malakoff (Hauts-de-Seine). La plupart sont nés à Alger ou à Oran, dans les années 1960 et 1970. Leurs ateliers sont en Algérie et en France. Leurs modes de création sont divers, du dessin à la vidéo, l'installation et la performance.

Seul point commun : des références directes ou indirectes à l'histoire de leur pays, de la période coloniale à aujourd'hui, avec prédominance de la période la plus récente, celle de la recrudescence de l'immigration et, depuis 2019, celle des manifestations du Hirak, pour la liberté. Il en est de narratives et documentaires, et d'autres qui relèvent d'une symbolique. Loin de s'opposer, des modes se complètent et se répondent.

De la nécessité de faire et de dire une histoire qui ne soit pas celle des discours officiels, Fatima Chafaa fait exemplaire. Son installation se compose d'images et de

documents affichés au mur ainsi que d'un vidéo. Le sujet est simple, une chronique familiale. Elle commence en 1956, avec la destruction par l'armée française du village natal, Takamma, en Kabylie, et le transfert forcé de sa population au bord de la mer, dans une station qui s'appelle alors Guyotville – aujourd'hui Ain Benian –, où des quartiers entiers sont construits pour loger les déportés, ce qui en fait alors la ville la plus kabyle de l'Algérie.

Marqué par la douleur Mais cet épisode terrible n'est pas le seul qui soit marqué par la douleur car, en suivant les destins de ses frères et sœurs, Fatima Chafaa rappelle des sujets bien connus pour les uns – la cause kabyle, l'immigration en France, le terrorisme islamiste – et moins pour d'autres – les luttes syndicales en régime socialiste, les combats féministes, la crise économique des années 1980. Ainsi construit-elle une narration intime et collective qui énonce simplement, sans emphase, ce qui s'est passé.

Politique est le porte-voix obstrué par du béton et de la colle qu'Adel Bentoumsi pose sur un socle

Bien qu'elle soit placée à la fin du parcours, on conseillerait de commencer avec elle, d'autant plus que de nombreuses autres œuvres s'attachent plus particulièrement à des moments de ce long récit. Louisa Babari montre les relations entre Algérie post-coloniale et ce que l'on appelait alors « bloc de l'Est », à travers son film *Journal d'un étudiant algérien à Moscou* et les trois collages d'*Un chant secret*, chefs-d'œuvre de montages quasi cubistes à décrypter dans le détail. Les questions de langues et de cultures spécifiques, autorisées ou proscrites, sont communes au

film de Sabrina Idrî Chemloul et Fatima Idrî, qui a pour héroïnes les chanteuses et danseuses des Aurès, et à l'installation murale de Walid Bouchouchi, inventeur d'idéogrammes qui pourraient appartenir au tamazight, à l'arabe et au français, les trois langues les plus parlées en Algérie.

Les photographies d'Amina Menia dans le cimetière algérois El-Kettar, près d'une cité moderne construite en 1955 par l'architecte Fernand Pouillon (1912-1986), donneront à voir les bouleversements qui l'ont affecté durant la « décennie noire » de la guerre civile en ces *harraga* – migrants. Saïdek Rahim inscrit leur tragédie dans un GPS en panne et un tapis, où il écrit au chalumeau le mot *Imbricé* (« mouvement, transfert »).

Aussi politique est le porte-voix obstrué par du béton et de la colle

qu'Adel Bentoumsi pose sur un socle. Le même se filme dans *My Word* trachant de la peinture rouge comme un tuberculeux ou un blessé par balle son sang, et construit, avec des flûtes en bambou liées comme des bâtons de dynamite et une broutillette de fils électriques, une installation cruellement ironique, entre terrorisme et harmonie musicale. Plus surprenantes encore sont les trois tapisseries dessinées par Dalila Dallah Bouzar et brodées en Algérie par Fatema Nahi : réinterprétations de *La Dame à la lierre*, que l'artiste découvrit enfant à Paris, elles ont pour héroïne une princesse guerrière nue sur sa monture fantastique, allégorie de toutes les libertés. ■

PHILIPPE DAGEN

« Quelque part entre le silence et les parlés », Maison des arts, 105, avenue du 12 février-1934, Malakoff (Hauts-de-Seine). Jusqu'au 28 novembre. Mercredi et jeudi de 12 heures à 18 heures, samedi et dimanche de 14 heures à 18 heures. Entrée libre.

ARTS

La France restituera, fin octobre, 26 œuvres d'art pillées au Bénin

Comme elle s'y était engagée en 2018, la France restituera au Bénin, fin octobre, 26 œuvres d'art pillées au Bénin au XIX^e siècle. Le même se filme dans *My Word* trachant de la peinture rouge comme un tuberculeux ou un blessé par balle son sang, et construit, avec des flûtes en bambou liées comme des bâtons de dynamite et une broutillette de fils électriques, une installation cruellement ironique, entre terrorisme et harmonie musicale. Plus surprenantes encore sont les trois tapisseries dessinées par Dalila Dallah Bouzar et brodées en Algérie par Fatema Nahi : réinterprétations de *La Dame à la lierre*, que l'artiste découvrit enfant à Paris, elles ont pour héroïne une princesse guerrière nue sur sa monture fantastique, allégorie de toutes les libertés. ■

PHILIPPE DAGEN

DANSE
Un danseur du Bolchoï tué sur scène dans un accident en Russie
Un danseur du légendaire théâtre russe du Bolchoï est décédé, samedi 10 octobre, dans un accident survenu sur scène pendant la représentation d'un opéra, lors d'un changement de décor, a annoncé la compagnie de Moscou. Selon Interfax, l'homme de 37 ans a été écrasé par une rampe tombée du plafond. (AFP)